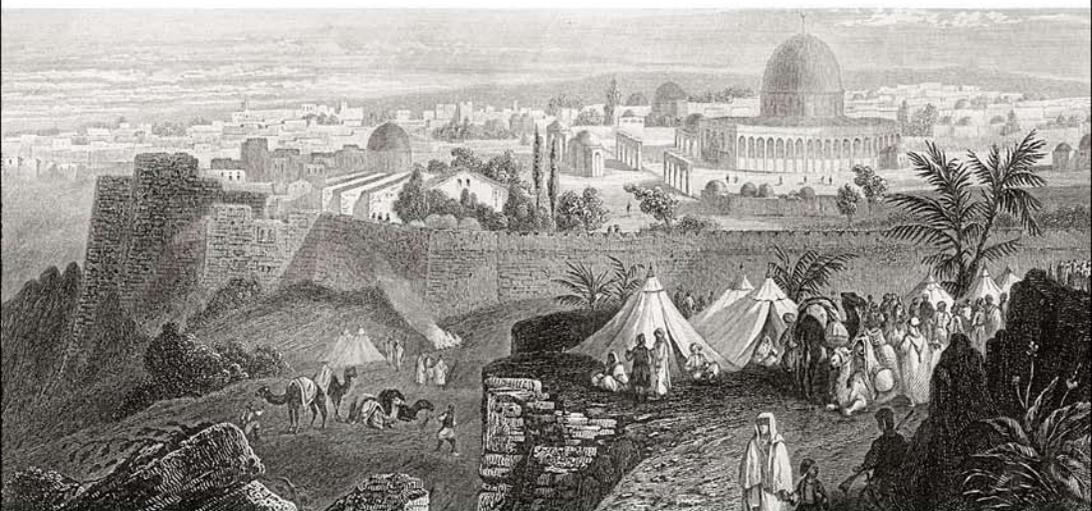


Extrait distribué par Arthaud

PIERRE LOTI

PRÉFACE PAR JEAN-CLAUDE PERRIER



VOYAGES AU MOYEN-ORIENT

LE DÉSERT, JÉRUSALEM, LA GALILÉE,
VERS ISPAHAN, LA MORT DE PHILAÉ

Pierre Loti

ARTHAUD

Extrait de la publication

PIERRE LOTI

VOYAGES AU MOYEN-ORIENT

LE DÉSERT, JÉRUSALEM, LA GALILÉE,
VERS ISPAHAN, LA MORT DE PHILAE

Officier de marine, grand voyageur et romancier à succès, Pierre Loti a sillonné le monde en quête d'ailleurs et d'idéal. Des escales exotiques de ce dandy inspiré est née une œuvre abondante et colorée.

Si ses romans, comme *Pêcheur d'Islande*, sont bien connus, ses récits de voyages méritent d'être redécouverts. *Voyages au Moyen-Orient* rassemble cinq d'entre eux, rédigés entre 1895 et 1907: *Le Désert*, *Jérusalem* et *La Galilée* sont le fruit d'un long voyage privé de Loti en Terre Sainte. *Vers Ispahan* est le récit d'une traversée de la Perse, tandis que *La Mort de Philae* retrace son périple de six mois à travers l'Égypte.

De sa plume chatoyante et sensuelle, cet écrivain nomade plonge le lecteur au cœur du monde oriental pour lequel il éprouvera tout au long de son existence une puissante fascination.

Photo : © akq-images



ARTHAUD

Extrait de la publication

Voyages au Moyen-Orient

Extrait distribué par Arthaud

Pierre Loti

Édition présentée par
Jean-Claude Perrier

Voyages au Moyen-Orient

ARTHAUD

© Flammarion, 2012
ISBN : 978-2-0812-8057-1

LOTI, LE PÈLERIN DU MONDE

Né en 1850 à Rochefort-sur-Mer, Charente-Inférieure (qui deviendra bien plus tard « maritime »), l'un des plus importants ports de guerre français depuis Colbert, Louis-Marie Julien Viaud comptait, dans ses ancêtres, tant du côté paternel catholique que du côté maternel protestant, plusieurs marins. Son père Théodore, secrétaire en chef de la mairie, a été dans sa jeunesse poète et dramaturge. On lui doit également une *Histoire de la ville et du port de Rochefort*. Son frère Gustave, né en 1838, est chirurgien de marine, il a exercé son art en Océanie, puis à Papeete et en Cochinchine. On peut imaginer que cette influence de l'aîné, cette vie qu'il a menée avec sa part d'aventure et de rêve, ne fut pas pour rien dans la décision du cadet de renoncer à ce qu'il croyait être sa vocation de pasteur pour se faire à son tour marin. On est en 1863, il a treize ans. Mais Gustave, victime de la dysenterie, meurt en 1865 sur le bateau qui le rapatriait de Saïgon vers la France. Un malheur arrivant rarement seul, en 1866, Théodore Viaud, devenu receveur municipal, se voit accusé de vol, à tort. La justice reconnaîtra son innocence, mais il a perdu son emploi, et doit rembourser les valeurs disparues (en l'occurrence des titres boursiers appartenant à la municipalité). La famille, ruinée, va connaître les dettes et la pauvreté.

Tous ces éléments biographiques prennent, naturellement, toute leur importance dans l'esprit et la formation du jeune

Voyages au Moyen-Orient

Julien, et le marquent à jamais. Devenu Pierre Loti, il éprouvera toujours la nostalgie de son enfance choyée d'avant la catastrophe, mais aussi un fort sentiment de rejet social, de « déclassement », sur quoi ses succès, sa fortune, sa gloire, ses extravagances, ses travestissements, ses provocations et son élection à l'Académie française, en 1891, constitueront autant de revanches. À cela s'ajoute une âme attirée vers le mysticisme, inquiète, obsédée et terrorisée par la mort, à qui la foi chrétienne originelle ne suffit plus à apporter l'apaisement, ni les réponses à son questionnement métaphysique. Il tentera de confronter ce qu'il nomme son « incroyance » à toutes les autres religions de la planète – animisme, bouddhisme, hindouisme, islam... En vain, mis à part cette dernière, cet islam dont il se sentait extrêmement proche, sans doute aussi parce qu'il adorait le mode de vie oriental, au sens large. N'a-t-il pas fait aménager sa maison natale de Rochefort, devenue son musée personnel, en salon turc, en chambre arabe, voire en mosquée – et même en pagode japonaise ? Le judaïsme, en revanche, n'a jamais trouvé grâce à ses yeux, les Juifs demeurant pour lui – et nombre de chrétiens de son temps et même encore d'aujourd'hui – marqués par l'opprobre d'avoir fait crucifier Jésus.

En 1866, Julien Viaud, après avoir raté le concours de l'École navale de Rochefort, « monte » à Paris pour préparer au lycée Napoléon (futur Henri-IV) son bac, qu'il ne présentera pas. Il commence, en revanche, à tenir son journal intime. Le monument littéraire de sa vie, considérable (« plus de deux cents volumes », prévenait-il avec malice), dont il a poursuivi la rédaction quotidienne jusqu'au 20 août 1918, date à laquelle, « en prévision de (sa) mort », il décide de l'arrêter « définitivement ». Loti avait soixante-huit ans, il lui restait en fait cinq années à vivre. Mais il se sentait épuisé et démoralisé par la boucherie de 1914-1918 à laquelle, bien qu'il ait été mis à la retraite en 1910, à soixante ans tout juste, avec le grade de capitaine de vaisseau, il avait exigé de prendre part, activement et même en première

Loti, le pèlerin du monde

ligne, sur le front. Démobilisé en juin 1918, il recevra la croix de guerre, avec citation à l'ordre de l'armée.

Parmi les clefs de la vie et de l'œuvre de Loti, il convient d'ajouter ce patriotisme naturel et ombrageux, sans faille et sans concession. Lorsqu'il l'estimera nécessaire, c'est-à-dire très souvent, l'écrivain devenu tribun prendra la plume pour rappeler son pays à ses devoirs sur la scène internationale, à ses engagements, à ses alliances. À une mobilisation de tous les instants contre l'Anglais, l'ennemi héréditaire. Il était également profondément germanophobe.

Mais revenons en 1867, moment crucial entre tous. L'adolescent-écrivain en herbe est admis à l'École navale de Brest. Sa destinée est tracée. Dans le civil, Julien Viaud sera officier de marine, effectuant, de 1872 à 1913, un grand nombre de périples, « professionnels », privés ou en missions plus ou moins secrètes pour son gouvernement. Tous ces voyages nourriront et inspireront l'œuvre de l'écrivain devenu Pierre Loti, à partir de son premier voyage initiatique, à Tahiti, en 1872. Là, selon la geste lotienne, les suivantes de la reine Pomaré lui donnent ce nom, « *rroti* », qui désigne la rose ou le laurier-rose dans leur langue chantante, où l'on roule si bien les -r qu'ils sonnent comme nos -l ! Mais ce n'est qu'à partir de 1880 qu'il l'utilisera pour signer ses écrits. *Aziyadé* était paru sans nom d'auteur en 1879. En revanche, en 1881, *Le Roman d'un spahi* sera le premier sous son pseudonyme complet, Pierre Loti. Viendront ensuite, tirés de la formidable matrice du *Journal*, nombre de romans, récits de voyages, nouvelles, recueils de souvenirs, innombrables articles publiés dans les plus prestigieux journaux et revues de son temps...

Après 1913 et un ultime séjour à Istanbul, la ville la plus chère à son cœur, où il a vécu plusieurs fois, et la capitale d'un pays qu'il considérait comme sa deuxième patrie, Loti ne voyagea plus. À cause de la guerre, d'abord. Puis, à partir de 1921, la paralysie l'empêcha de se déplacer, et même d'écrire. Il est mort en 1923, et la France lui a réservé des obsèques nationales.

Voyages au Moyen-Orient

Alors que ses romans les plus connus sont régulièrement réédités, l'œuvre immense, moderne et souvent prophétique de l'écrivain-voyageur reste largement à (re)découvrir. Nous avons choisi, pour ce faire, de constituer un volume thématique autour d'une zone géographique cohérente en commençant par le Moyen-Orient : Égypte, Palestine, Perse, avec des « excursions » au Liban, en Syrie, en Turquie. Les itinéraires des périples de Loti sont souvent incertains, incomplets, voire mystérieux. Parfois, il « disparaît » quelques jours. Parfois, le récit du voyage ne correspond pas à ce que l'on sait de ses étapes réelles. Ce qui accrédite la thèse d'un officier « barbouze » au service des différents gouvernements ou ministres, comme Paul Painlevé, ou Poincaré, dont il était proche. Loti, en rupture avec son héritage d'Occidental chrétien, a cherché toute sa vie à découvrir d'autres continents, d'autres cultures, d'autres fois.

Voyages au Moyen-Orient rassemble cinq livres, classés suivant l'ordre chronologique de leur publication : *Le Désert, Jérusalem* et *La Galilée*, parus en 1895, *Vers Ispahan*, en 1904 et *La Mort de Philae*, en 1909. Les trois premiers sont le fruit d'un long voyage privé de Loti en 1894, vers la Terre sainte puis à travers le Proche et le Moyen-Orient. Le suivant constitue le récit de sa traversée de la Perse, effectuée en 1900. Le dernier, celui du long voyage de quatre mois, privé de nouveau, qu'il fit à travers l'Égypte, assorti d'une croisière sur le Nil, en 1907.

Après sa mission au Maroc du printemps 1889, dont le récit, *Au Maroc*, paraîtra dès janvier de l'année suivante, c'était pour lui un nouveau contact avec ce monde arabo-musulman qu'il aimait tant, une occasion de se confronter une nouvelle fois à une autre religion, l'islam, pour voir si elle lui convenait vraiment, et aussi une joie immense de découvrir l'Égypte des pharaons, pas si longtemps après que Champollion et ses successeurs français en eurent révélé au monde les splendeurs, l'écriture, et les mystères mystiques. Voilà bien de quoi ébranler l'âme post-romantique de l'hyper-sensible Loti, méditant à

Loti, le pèlerin du monde

Philae sur la vanité des entreprises humaines et les civilisations que l'on sait désormais mortelles.

Loti était un homme de son temps, avec ses idées, ses engagements, ses préjugés. C'était aussi, nettement, un visionnaire. Un immense écrivain, surtout, porté par un style d'une ampleur exceptionnelle, comparable parfois au meilleur de son maître Chateaubriand. Nous sommes fiers d'inviter le lecteur moderne à mettre ses pas dans ceux de ce pèlerin du monde, mort il y a bientôt quatre-vingt-dix ans.

Jean-Claude Perrier

LE DÉSERT

PRÉSENTATION

Au début de l'année 1894, le commandant Julien Viaud – *alias* Pierre Loti, écrivain et académicien français depuis 1891 –, sollicite et obtient de sa hiérarchie un congé sans solde de six mois, pour, lui qui n'avait plus guère voyagé depuis 1889 et son « ambassade » au Maroc, effectuer enfin ce pèlerinage en Terre sainte auquel il songeait depuis bien longtemps. *Aziyadé*, dès 1876, portait témoignage de son projet. Il souhaite se rendre « à la source même du christianisme, le point de naissance de toutes religions, afin de retrouver [son] âme d'autrefois et [ses] croyances d'enfant... », tout en sachant sa tentative vouée à l'échec et en anticipant sa déception, puisqu'il a répété à de nombreuses reprises qu'il avait perdu très tôt sa foi chrétienne. On peut d'ailleurs considérer la plupart de ses nombreux voyages comme les stations d'une longue quête pathétique du sacré, une expérimentation des autres religions à la recherche d'une foi nouvelle qui aurait pu guérir son âme maladivement inquiète, hantée par la mort. En vain, bien entendu, et en dépit d'une profonde fascination pour l'islam, la religion dont il s'est senti le plus proche.

Le périple moyen-oriental de Loti court du 3 février 1894, date de son arrivée à Marseille, suivie d'un embarquement le lendemain sur le paquebot *Oxus*, jusqu'au 7 juin de la même année, jour de son retour en France. L'écrivain en tirera un fascinant triptyque.

Voyages au Moyen-Orient

Le Désert est paru en feuilleton dans la *Nouvelle Revue*, en six livraisons, du 15 septembre au 1^{er} décembre 1894, puis repris en volume chez Calmann-Lévy en janvier 1895. Après une quinzaine de jours de tourisme et de mondanités en Égypte (Alexandrie, Le Caire, Memphis, Suez), Loti entame son odyssee et en raconte la première partie dans un pur récit de voyage, sa traversée du Sinaï du 22 février au 25 mars 1894, «dimanche de Pâques», précise-t-il. Soit depuis «l'oasis de Moïse», en Égypte, jusqu'à Ghaza (graphie de l'époque), où le récit et le livre s'achèvent sur cette envolée lyrique : «Demain matin, au jour levé, nous monterons vers Jérusalem!...»

À Jérusalem, acmé de l'entreprise et but du voyage, Loti veut s'en mettre plein les yeux. Du 26 mars au 16 avril 1894, il court les mosquées, les églises, les monastères, les lieux saints des trois religions monothéistes, aussi indissociables que fratricides. Il s'enivre de vapeurs mystiques, d'encens et de myrrhe. Il retourne cinq fois au Saint-Sépulcre, et finit, semble-t-il, par y retrouver le Christ, même provisoirement : «J'ai presque reconquis en Lui, confie-t-il à la fin, l'espérance ineffable et profonde, en attendant que le néant me réapparaisse, plus noir, demain.» Quant aux deux autres religions, s'il n'éprouve que répulsion pour le judaïsme et la «juiverie», les Juifs demeurant à ses yeux coupables à jamais d'avoir crucifié Jésus, il se sent en revanche bien plus en empathie, surtout esthétique, avec l'islam et les Arabes. Leur religion pouvant bien, un jour, «envelopper [son] incroyance».

En toute logique, les pages de *Jérusalem* en feuilleton ont pris la suite, dans la *Nouvelle Revue*, du *Désert*, en six livraisons, du 15 décembre 1894 au 1^{er} mars 1895. Le livre parut, lui, «à chaud», en mars chez Calmann-Lévy.

La Galilée, parue en volume chez le même éditeur en octobre 1895, prend le relais, du 17 avril 1894, jour où Loti quitte Jérusalem par la porte de Jaffa, se dirigeant vers le nord et Naplouse, jusqu'au 3 mai, date de son arrivée à Beyrouth et fin

Le Désert

« officielle » du voyage et du pèlerinage. Auparavant, ses étapes auront été Nazareth, Tibériade, Banyas (Césarée-de-Philippe), Damas (où il séjourne cinq jours) et Baalbek. Du triptyque, ce dernier volet est le plus personnel, le plus divers – la Galilée proprement dite n'en occupant qu'une partie –, le plus méditatif aussi. À noter que Loti n'a pas directement rembarqué du Liban vers la France : il a enchaîné sur une vaste boucle en Turquie, son pays de prédilection, Smyrne, Constantinople, Brousse, Constantinople, puis Smyrne à nouveau, d'où il prend un bateau vers Marseille.

De ce périple turc, cocktail, comme à son habitude, de tourisme, mondanités et réceptions officielles, ne demeure qu'un récit partiel de son séjour à Brousse (aujourd'hui Bursa), antique station thermale et ancienne capitale de l'Empire ottoman, du 20 au 30 mai 1894 : *La Mosquée verte*, publiée par Loti dans *La Revue de Paris* le 15 juillet 1894. Le texte principal, tout comme son appendice, s'achèvent sur une condamnation des « démocraties tyranniques et effroyables » avec leur matérialisme. « Le Christ parti, rien n'éclairera notre abîme... [...] les désolés ne sauront même plus ce qu'était la prière », écrit Loti. Puis il stigmatise « les tristes agités d'Occident », à cause de qui « tout s'en ira, vite, vite, comme un ruisseau qu'on ne peut plus retenir : tout, la paix, le rêve, la prière et la foi ».

J.-C. P.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Où sont mes frères de rêve, ceux qui jadis ont bien voulu me suivre aux champs d'asphodèle du Moghreb sombre, aux plaines du Maroc?... Que ceux-là, mais ceux-là seuls, viennent avec moi en Arabie pétrée, dans le profond désert sonore.

Et que, par avance, ils sachent bien qu'il n'y aura dans ce livre ni terribles aventures, ni chasses extraordinaires, ni découvertes, ni dangers; non, rien que la fantaisie d'une lente promenade, au pas des chameaux berceurs, dans l'infini du désert rose...

Puis, au bout de la route longue, troublée de mirages, Jérusalem apparaîtra, ou du moins sa grande ombre, et alors peut-être, ô mes frères de rêve, de doute et d'angoisse, nous prosternerons-nous ensemble, là, dans la poussière, devant d'ineffables fantômes.

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EBNN000265.N001
Dépôt légal : octobre 2012